

L'heure du bilan va bientôt sonner pour le bicentenaire de Gioachino Rossini et l'on pourrait se demander quel théâtre français a offert la plus intéressante contribution à cet hommage. Strasbourg osa donner une belle et quasi intégrale (!) *Semiramide*, d'autres villes restèrent prudemment dans le domaine de l'opéra-bouffe mais en évitant les oeuvres les plus jouées : Nancy et Lille choisirent *Il Turco in Italia*, Paris (à l'Opéra-Comique) quatre petits opéras-bouffes... mais en matière de rareté, la palme revient au plus ancien théâtre français encore en activité! Le Théâtre de Metz porte bien ses deux siècles et aurait mérité que ses sept-cents places soient prises d'assaut pour sa superbe production du *Comte Ory*.

Une charmante place de village (avec une véritable fontaine!) constituait le décor du premier acte tandis qu'une vaste salle de château fort accueillait le second acte mais le tour de force de Arthur Aballain, auteur des décors et des costumes, fut d'utiliser au maximum l'espace scénique par de nombreux éléments sans jamais gêner les évolutions des interprètes. Ses somptueux costumes achevèrent de nous plonger dans le Moyen Age voulu par Rossini et respecté par Philippe Bohée dont la mise en scène sut trouver l'exacte tonalité espiègle et quelque peu curieuse de l'oeuvre. Le jeune comte se déguise en ermite afin de séduire une noble dame dont l'époux est parti pour les croisades... mais on le reconnaît et il n'a plus qu'à changer de déguisement. Au second acte, après un orage (Rossini n'a pas résisté!) on voit entrer au château de la belle dame une quinzaine de nonnes se disant poursuivies par les assiduités du comte Ory. Leurs cornettes compliquées dissimulent en fait les barbes des chevaliers du comte, Ory étant la mère supérieure! C'est alors que l'habileté du metteur en scène fait merveille, évitant tout grotesque et l'on rit de bon coeur chaque fois que les joyeuses chansons à boire sont transformées -tant bien que mal- en pieux cantiques accompagnés d'involontaires mais comiques tintements de bouteilles.

La réalisation musicale était à la hauteur, à commencer par la direction musicale de Fernand Quattrocchi qui donna sans relâche une pulsation indispensable à cette musique. Malgré quelques approximations le soir de la première, la Philharmonie de Lorraine se tira plutôt bien d'affaire; on lui souhaite d'atteindre bientôt la qualité de son rival : l'Orchestre Symphonique et Lyrique de Nancy. La distribution est dominée par le comte de Gilles Ragon qui exécute avec brio les périlleuses vocalises et donne de beaux aigus en voix "de tête" conservant à son timbre sa couleur et son épaisseur. Olivier Lallouette est Raimbaud, l'ami du comte ; sa voix claire et sonnante au premier acte donne envie d'entendre le grand air du second (connu comme air de Don Profondo dans *Il Viaggio a Reims*) mais ce jeune et talentueux baryton semble moins à l'aise dans le chant syllabique (et rapide!) de Rossini. Luis Masson campe un honnête gouverneur et se tire plutôt bien du long et difficile air du premier acte. Dotée d'un beau timbre flûté, chaud et coloré, Ewa Godlewska est une gracieuse comtesse de Formoutiers même si elle surveille attentivement sa voix en tenant peu les aigus. Hélène Perraguin est une Ragon efficace et Raphaëlle Ivery un page Isolier de haut niveau (son duo avec Ory est superbe). Czeslawa Kiciak (Alice) complète efficacement cette distribution homogène enrichie par les choeurs de haut niveau du Théâtre de Metz, dirigés par Jean-Pierre Aniorte. Le public lorrain dur à déridier pendant le spectacle, comme à son habitude, rappela avec enthousiasme les chanteurs à la fin de l'opéra. Ce beau succès d'ensemble débute fort bien la véritable première saison de la nouvelle directrice du Théâtre. Sa conscience professionnelle sut tirer le meilleur parti des ressources (limitées) accordées par la seule ville de Metz ( la Région Lorraine soutenant l'Opéra de Nancy, première et plus importante institution lyrique). Bicentenaire Rossini, bien sûr mais la jeune directrice se devait, pour une autre raison qu'elle avoue simplement, de monter cet opéra : elle est une descendante du comte Ory! Souhaitons alors à Danielle ...Ory de conduire pendant de longues années et avec autant de succès ce vieux monsieur qu'est le Théâtre de Metz.